

Les étudiants manquent de place dans les bibliothèques universitaires

Par [Jean-Marc De Jaeger](#) • Publié le 10/04/2017 Le Figaro

Les bibliothèques universitaires offrent en moyenne une place pour 12 étudiants. Face à l'explosion des effectifs d'étudiants, un rapport préconise le «doublement du rythme de construction» des BU.

Trouver une place libre en bibliothèque universitaire (BU) relève parfois du défi, surtout en période de révisions. En 2015, on relevait en moyenne un taux de 0,7 mètre carré (m^2) par étudiant et une place assise pour 12 étudiants, selon le dernier rapport de l'Inspection générale des bibliothèques (IGB). Ces taux sont éloignés de ceux constatés aux États-Unis et au Royaume-Uni, où l'on compte 1,5 m^2 par étudiant et une place pour 6 étudiants. Il n'empêche que les BU constituent l'administration française jugée la plus satisfaisante par les usagers.

Ces ratios sont sensiblement meilleurs qu'en 1989 (0,6 m^2 par étudiant et une place pour 15 étudiants) mais se trouveront à peine améliorés en 2025. Pendant cette période, la population étudiante aura augmenté de 58%. Les effectifs devraient croître de 1,6% par an en moyenne jusqu'en 2025, selon le ministère de l'Enseignement supérieur. Or, «la croissance démographique de la population étudiante est telle que les efforts budgétaires considérables qui ont été consentis pour améliorer la situation des bâtiments des bibliothèques universitaires se trouvent amoindris par cette croissance», indique le rapport.

Objectif: 1 m^2 par étudiant et une place pour 10

Les auteurs du texte préconisent donc le «doublement du rythme actuel de construction». «L'application des ratios d'1 m^2 de BU par étudiant et d'une place pour 10 étudiants impliquerait de construire, pour 2030, 540.000 m^2 de bibliothèques universitaires et 34.000 places de travail en plus des constructions déjà prévues et financées», estime l'IGB. Depuis 1995, au moins 230 BU ont été ou vont être construites ou rénovées. Un effort qui a permis d'augmenter de 650.000 m^2 et de 80.000 places de lectures les capacités des BU.

À Paris et en Ile-de-France, où l'on compte en moyenne une place pour 16 étudiants, de fortes disparités existent entre les universités. Ainsi, la BU de Paris-II comptait en 2010 une place pour 78 étudiants, contre une pour une pour 12 à Paris-VI et une pour 8 à Cergy. Le rapport pointe par ailleurs des disparités entre les villes moyennes et les grandes métropoles: on décompte une place pour 7 au Havre, à Nîmes et à Perpignan, contre une pour 12 à Lyon, Montpellier et Nantes, une pour 14 à Toulouse et une pour 15 à Lille.

Horaires étendus et espaces de travail collectif

Les BU les plus anciennes, qui ont aujourd'hui une vingtaine d'année d'existence, sont pour beaucoup «peu adaptés au développement des outils numériques», d'après l'IGB. «Rares sont les bibliothèques qui ont anticipé le développement de l'informatique portable et du wifi.» «La

diminution graduelle de la part des cours magistraux au profit de travaux dirigés a pour conséquence le développement du travail en groupe, au moins dans les deux premiers cycles universitaires (licence et master)», note le rapport.

L'IGB dresse le portrait de la BU de demain. «Qu'ils se nomment 'bibliothèques universitaires' ou 'learning centers', les bâtiments récents et ceux qui ouvriront dans les prochaines années devraient répondre à une sorte de profil-type, avoir des horaires d'ouverture étendus et être modulables, susceptibles de combiner usages individuels (silencieux) et collectifs (potentiellement bruyants), correctement câblés et équipés, capables de favoriser l'autonomie de leurs usagers, ouverts sur la vie du campus universitaire.» L'IGB encourage par ailleurs «l'usage différencié des espaces en fonction des disciplines et des niveaux d'études»

Sept moyens simplissimes de rendre sa journée moins stressante

Par [Cécile Bertrand](#) | Le 10 avril 2017 Le Figaro

Il suffit parfois de peu pour se faciliter le quotidien et diminuer sa dose de stress journalière. La preuve par sept astuces.

Retard dans les transports, journées interminables au bureau et deuxième vie qui commence une fois rentrée à la maison... Certains jours sont de véritables parcours du combattant pour les nerfs. Si nos rythmes de vie sont de plus en plus stressants, sachez que vous avez tout de même une responsabilité dans le déroulé de la journée, et le stress que vous vous imposez. L'enjeu est simplement de s'en rendre compte et de procéder à quelques ajustements quotidiens. Deux coaches en proposent sept.

Faire des listes

Lorsque la journée s'annonce chargée, on commence tout sans rien finir, on stresse, on panique. Un processus aussi néfaste pour le cœur que pour la productivité. «Faites des listes pour distinguer ce qui est essentiel de ce qui l'est moins», conseille Virginie Lefranc, thérapeute et coach de vie. Rien ne sert d'y aller trop fort, une *to do list* interminable sera irréalisable : «Plutôt que de vous demander ce qui est urgent, réfléchissez à ce qui est important pour vous», recommande Agnès Leblanc, coach en entreprise et pour les particuliers. Ainsi, priorisez et repoussez le reste, voire abandonnez. Quand, à 19 heures, il vous reste de nombreux mails à traiter et que vous voudriez passer du temps en famille, rappelez-vous que ces mails peuvent attendre demain.

Apprendre à dire non

Ne pas savoir dire "non" est lié à un manque d'estime personnelle

Il y a ces moments où, prise au dépourvu, vous acceptez de traiter un dossier bien que votre agenda ne vous en laisse pas la possibilité. Ou cet apéritif imprévu auquel vous dîtes oui, alors que vous en avez un second ensuite, prévu, lui, depuis une semaine. Résultat, vous vous en voulez et stressez en voyant votre programme s'allonger. Pour Agnès Leblanc, «ce phénomène est souvent lié à un manque d'estime personnelle. On place l'autre au-dessus de soi et on le fait passer avant ses propres besoins».

Arrêter de se projeter

Vous vous réveillez et ne visualisez que cet entretien d'embauche qui vous met dans tous vos états ? «Il faut apprendre à voir la réalité différemment, et à choisir celle que l'on veut», indique Agnès Leblanc. Pourquoi ne pas essayer de voir cet entretien comme une expérience positive et, quoi qu'il arrive, enrichissante ? Virginie Lefranc le rappelle : «Il faut se reconnecter avec

l'instant présent. Ce qui nous stresse ce ne sont finalement que nos projections et nos anticipations, soit rien de réel.»

Ne pas vouloir tout gérer

«S'il est important de savoir maîtriser les choses, il ne faut pas vouloir tout contrôler», nuance Agnès Leblanc. Le perfectionnisme pousse certains à vouloir tout superviser et donne lieu à beaucoup d'anxiété. «Sans être passif, il faut comprendre quelle est sa marge de manœuvre et savoir lâcher prise quand il le faut», conseille Virginie Lefranc. Ayez donc simplement à l'esprit que vous êtes humaine, et que donc vous ne pouvez pas tout faire.

Se débarrasser des choses stressantes que l'on contrôle

Il faut bien distinguer ce qui dépend de nous de ce sur quoi nous n'avons aucun pouvoir d'action. Ainsi, munissez-vous d'une feuille, d'un stylo et notez tout ce qui vous stresse au quotidien. Différenciez ensuite ce que vous pouvez contrôler et ce que vous ne pouvez pas. «Vous êtes victimes des embouteillages tous les jours et c'est une source de stress quotidienne ? Demandez-vous si vous ne préféreriez pas vous lever un peu plus tôt pour les éviter», illustre Agnès Leblanc.

Réaliser qu'il est temps de s'arrêter

«Il faut le décider et par conséquent prendre conscience que l'on en a besoin», indique Agnès Leblanc. Or, pris par nos obligations, nous avons souvent l'impression qu'il est urgent d'agir, et nous n'avons pas le recul suffisant pour dire «stop» et faire une pause, ne serait-ce que quelques minutes. «Il faut s'écouter et savoir s'arrêter, que ce soit pour faire une heure de sport, pour se divertir, pour se reposer...», explique Virginie Lefranc. La prochaine fois que vous êtes devant votre écran et que vous n'arrivez à rien, allez prendre l'air plutôt que de vous obstiner.

S'endormir avec des idées positives et sans ruminer

«Lorsque l'on s'endort avec des idées négatives, on a tendance à se réveiller sur la même idée», rappelle Virginie Lefranc. Résultat : mauvaise humeur et stress pour une bonne partie de la matinée. Alors oui, votre journée ne s'est pas passée comme prévu. Vous vous êtes disputée avec un collègue, n'avez pas fait ce que vous aviez prévu et n'avez même pas eu le temps de déjeuner. Mais remémorez-vous les choses positives accomplies, comme le fait d'être enfin allée poster cette feuille de soin perdue dans votre sac à mains depuis trois semaines. «Le soir, avant de vous coucher, écrivez trois points positifs de votre journée dans un petit carnet», conseille Virginie Lefranc. Votre réveil n'en sera que plus doux.

Merci le ministère de l'Education nationale !

- [Lucie Martin](#)
- Le Monde 11/04/2017.

Mise en pratique de la pédagogie de projet, l'expérience des Enseignements pratiques interdisciplinaires (EPI) instituées dans les collèges se révèle souvent enthousiasmante pour les professeurs... mais demeure déroutante pour des élèves qui n'en saisissent pas toujours l'intérêt.

Les EPI, ce sont les « Enseignements Pratiques Interdisciplinaires », une nouveauté de la réforme du collège.

En bref, ce sont des projets à mener avec une classe en parallèle sur plusieurs disciplines, autour d'un thème et d'une réalisation concrète commune.

J'ai participé à deux EPI lors du second trimestre, et honnêtement cela m'a plu. J'ai pu monter des projets que j'ai trouvés intéressants. J'ai pu choisir les collègues avec lesquels j'ai travaillé, dès lors bien entendu que nous partagions les mêmes classes. Nous avons également pu choisir les sujets que nous souhaitions étudier, compte tenu bien sûr du fait qu'ils devaient entrer dans nos programmes respectifs. Je le précise, car certains collègues dans d'autres établissements se sont plus ou moins retrouvés contraints de travailler tel thème avec tel collègue, sans avoir pu donner son avis ni sur l'un ni sur l'autre.

Cela a en partie, sur ces projets, modifié ma façon de travailler. Davantage de concertation avec mes collègues, la nécessité de se pencher également sur les programmes de leurs matières et de ne pas rester figée sur mes objectifs de français. Bien entendu j'avais déjà, par le passé, monté des projets avec des collègues d'autres disciplines, mais je n'ai pas souvenir que cela avait pris cette ampleur, que j'avais tant approfondi le lien entre les différentes matières.

Je me suis enrichie de ce travail avec mes collègues, cela m'a ouvert des perspectives, a nourri ma pédagogie et j'ai, tout comme les élèves, acquis de nouvelles connaissances. Mon bilan personnel est donc positif, réellement. C'est si rare cette année que je vous avoue l'avoir savouré pleinement.

En fait, c'est un peu l'impression que me laissent certains volets de cette réforme : ça et là de bonnes idées, mais aucun moyen. Comme le Ministère a déguisé une réforme économique en réforme pédagogique, ils ont mis en avant certaines innovations alléchantes mais n'ont donné aucun moyen pour les mettre en œuvre convenablement.

Emploi du temps et système D

Les EPI sont présentés comme interdisciplinaires, on nous a vanté la « co-intervention », le fait que les enseignants des diverses disciplines soient présents en même temps devant la classe. Nous l'avons fait, nous l'avons vraiment apprécié, et les élèves aussi : « *C'était bien Madame, que vous soyez là tous les deux ! On comprenait bien le lien avec l'autre matière !* » Oui, mais cela n'a été possible que deux heures sur un travail de plusieurs semaines ! Déjà nous n'avons aucun moyen financier pour assurer ces heures, donc le collègue qui vient assister au cours de l'autre le fait en plus de son emploi du temps. Bien évidemment, nous ne cessons de répéter que nos emplois du temps ne se limitent pas à quinze ou dix-huit heures devant élèves. Mais à cela se sont ajoutées les heures de concertation pour préparer le travail en amont, puis pendant le déroulement de l'EPI. Chez moi, les EPI ne figurent pas dans l'emploi du temps des élèves, il a donc parfois fallu jongler pour trouver du temps commun : « *Ah toi tu es disponible le mardi matin... mais moi j'ai quatre heures de cours. Le jeudi ? C'est l'inverse... Bon, et si on se voyait un midi ? On apporte un sandwich et on se met dans un coin en salle des professeurs ?* »

Sourde oreille

Je connais un établissement qui a été précurseur en la matière, en « pédagogie de projet » : toute l'équipe s'investissait dans des projets qui concernaient plusieurs matières, sur des durées de plusieurs mois parfois. Ils ont abandonné, faute de temps de concertation : les collègues effectuaient un nombre d'heures invraisemblable en plus des cours et préparations habituelles. L'Education Nationale battait des mains devant de telles innovations, mais a rapidement fait la sourde oreille lorsqu'il s'est agi de demander des heures supplémentaires pour leur mise en œuvre. C'est dommage.

Les EPI étaient également censés, je crois, s'achever par une réalisation concrète de l'élève. Bon, chez nous, les réalisations concrètes furent principalement des panneaux d'exposition et des présentations informatiques. Rien de bien extraordinaire, mais ce n'était que la première année, cela peut être amélioré dans l'avenir – si les EPI, les AP, et toute la réforme, passent les élections. Flou artistique le plus complet. Il devient assez difficile de s'investir dans des projets qui nous tombent dessus depuis le Ministère et dont plus personne ne sait s'ils auront la moindre pérennité. Pardon, mais ce n'est pas très motivant.

Dans les prépas parisiennes, n'y a-t-il que des riches, des binoclards et des Parisiens ?

LE MONDE | 10.04.2017

Julia Benarrous, forte de ses deux années en classe prépa littéraire dans un prestigieux lycée parisien, commence une série de chroniques à l'intention des futurs bacheliers, avec l'objectif de questionner les idées communément répandues concernant ce cursus.

Elèves de terminale qui envisagez de faire une classe préparatoire littéraire après le bac, vous n'avez probablement pas échappé, sur Internet, aux avis ressassant l'éternelle dialectique de la prépa : ce serait un enfer où règnent l'esprit de compétition et une charge de travail effrayante, mais on y apprendrait beaucoup et le jeu en vaudrait la chandelle, à condition d'être préparé psychologiquement...

Entre témoignages d'élèves traumatisés et propagande des grandes écoles, il paraît difficile de trouver des éléments qui parlent vraiment. Je préfère évoquer ici une question de fond : plutôt qu'« à quelle heure pourrai-je me coucher en prépa ? », je tâcherai de répondre à « ai-je ma place en prépa, même si je ne viens pas d'un grand lycée parisien ? ».

Intellos bien costauds, fils de profs et de PDG ?

D'anciens présidents de la République, des écrivains célèbres, des profs de prépa... Ce sont les ex-« khâgneux » qui viennent spontanément à l'esprit. Ensuite on se figure habituellement des intellos bien costauds, mais aussi des fils de profs et de PDG de toute sorte (encore que la filière littéraire ait été si dévaluée ces dernières années qu'on aura plus de chances de les trouver dans des classes préparatoires scientifiques ou économiques, mais c'est un autre sujet). Pour finir, la prépa est volontiers associée à Paris, qui, il est vrai, concentre un grand nombre de khâgnes¹ et donc de bonnes khâgnes.

Sur le côté binoclard², évidemment, la sélection sur dossier à l'entrée de la prépa a pour conséquence un taux de bons élèves particulièrement élevé. C'est le but. Mais rien ne sert de craindre une armada de jeunes gens désagréables et obsédés par le travail lors de votre rentrée en hypokhâgne. Vous trouverez de tout, des scouts qui préféreront toujours préparer leur camp

¹ En [argot scolaire](#), **khâgne** est le surnom qui fut donné au XIX^e siècle en raillerie à ces classes préparatoires, par les élèves préparant les écoles militaires (voir plus bas). Le terme désigne plus précisément la deuxième année qui était autrefois la seule qui existait (officiellement « première supérieure »). La première année (officiellement « lettres supérieures »), qui s'est intercalée entre la terminale et la première supérieure, fut baptisée **hypokhâgne** (du grec *hypo*, « en dessous »).

² Personne qui porte des lunettes

d'hiver plutôt que le concours blanc de décembre, des sportifs qui vont à la salle trois fois par semaine, des romantiques qui veulent continuer à lire de la poésie, quitte à se coucher plus tard (ou à boycotter les lectures obligatoires... la prépa compte son lot de rebelles). Vous qui voulez faire une prépa, vous avez de bonnes notes et pensez sûrement être sympathique et ouvert d'esprit ? Eh bien la majorité des gens seront comme vous, donc n'ayez crainte.

Avoir les moyens de financer des études à Paris

Evoquons maintenant la « parisianité » des prépas parisiennes prestigieuses. Il est vrai qu'elles acceptent un certain pourcentage d'élèves issus de leurs classes de lycées. Toutefois, le recrutement se fait à l'échelle nationale et laisse donc sa chance à tous, sur le papier... A condition d'avoir les moyens de financer des études à Paris, de supporter de vivre seul ou en internat, de perdre du temps à faire ses courses au lieu de se plaindre à ses parents. A condition aussi de résister à l'anonymat des grandes villes et à celui des classes de prépa surpeuplées. C'est une exclusion économique et sociale réelle. Il n'empêche, les bourses du Crous (accordées à 30 % des élèves de prépa) et les aides au logement facilitent parfois le sacrifice de certaines familles pour envoyer leurs rejetons, tel Balzac en son temps, à l'assaut de la capitale.

Au final, dans ma classe en hypokhâgne, il y avait deux tiers de provinciaux ou d'élèves issus de la grande banlieue (et qui devaient donc trouver une chambre à Paris pour ne pas faire une heure trente de trajet chaque matin). Et quelques-uns de mes camarades venaient de villages, incités à postuler par leurs profs de lycée.

François Hollande instaure une semaine d'étude des génocides à l'école

Le chef de l'Etat a fait cette annonce à l'occasion du 102e anniversaire du génocide arménien.

Le Monde.fr | 24.04.2017

Le président François Hollande a annoncé, lundi 24 avril, l'instauration chaque année dans les établissements scolaires « d'une semaine de la recherche sur les génocides, les crimes contre l'humanité et les crimes de masse ».

Il s'agit de permettre aux élèves « de réfléchir sur les violences extrêmes, à travers notamment l'exemple du génocide arménien. C'est la raison pour laquelle cette semaine débutera tous les ans le 24 avril, le jour anniversaire du génocide arménien pour l'installer dans la République », a précisé lundi le chef de l'Etat, qui a fait cette annonce à l'occasion du 102e anniversaire du génocide de 1915 qui a fait, selon les historiens, 1,5 million de morts en Anatolie.

A quelques jours de la fin de son mandat, M. Hollande a aussi appelé à poursuivre les procédures pour obtenir la « pénalisation du négationnisme », alors qu'une loi sanctionnant la négation du génocide arménien en 1915, votée par le Parlement le 1^{er} juillet 2016, a été ensuite invalidée par le Conseil constitutionnel.

La pénalisation du négationnisme

« Il ne m'appartient pas d'en faire le commentaire puisque cette décision [du Conseil] s'impose à tous, il m'appartient en revanche, y compris pour les quelques jours qui me séparent de la fin de mon mandat et pour transmettre ce que j'ai à dire au prochain président de la République, de dire que nous ne devons pas oublier ce chemin de la pénalisation du négationnisme », a-t-il dit.

« Nous trouverons les voies, il y en a, nous adapterons nos textes et nous les ferons reconnaître le cas échéant par la Cour européenne des droits de l'homme », a assuré M. Hollande.

Le candidat d'En Marche! Emmanuel Macron a repris le chemin de la campagne présidentielle ce lundi. Il a notamment tenu à honorer la mémoire des victimes du génocide arménien.

La campagne pour l'élection présidentielle a repris. Lundi, Emmanuel Macron, arrivé en tête du premier tour avec 23,75% des suffrages exprimés, a déposé une gerbe de fleurs au pied du Monument en hommage à Komitas, statue

érigée en 2003, entre le Pont des Invalides et le Grand Palais, à Paris, qui rend hommage aux Arméniens victimes du génocide de 1915 et aux combattants arméniens morts pour la France. Il avait annoncé le souhait d'honorer la mémoire des victimes du génocide arménien dans une interview accordée à «Nouvelles d'Arménie».

Il défend la pénalisation de la négation du génocide

«La date du 24 avril est un symbole fort : elle commémore l'assassinat, le 24 avril 1915 à Constantinople, de 600 intellectuels arméniens, et le début du premier génocide. C'est un moment important pour le devoir de mémoire et pour l'amitié entre la France et l'Arménie. Je compte poursuivre cette tradition en participant aux commémorations. Je suis également favorable à ce qu'une journée de commémoration du génocide arménien soit inscrite dans notre calendrier», avait-il expliqué dans l'entretien. Il avait également défendu la pénalisation de la négation du génocide. «Je suis convaincu qu'il faut continuer à travailler dans cette direction. Le droit et la mémoire ne peuvent pas être incompatibles», avait-il soutenu.

Une pétition pour réclamer plus d'œuvres de femmes au programme de l'agrégation de lettres

Un collectif d'enseignants et d'étudiants demande au ministère de l'éducation nationale d'intégrer davantage d'œuvres écrites par des femmes dans les programmes.

LE MONDE | 25.04.2017

Les femmes sont-elles capables d'écrire des œuvres dignes d'être étudiées ? La question pourrait légitimement se poser à la lecture des programmes des agrégations littéraires externes. En effet, agrégatives et agrégatifs étudieront en 2017, en littérature comparée, des textes d'Albert Camus, Zbigniew Herbert, Lawrence Durrell, René Char, Mahmoud Darwich et Federico Garcia Lorca. Une autre épreuve met au programme Montaigne, Molière, Denis Diderot, Victor Hugo, Jean Giono. Et une seule femme, Christine de Pisan.

En 2016, étaient retenus aux programmes des agrégations littéraires externes, Jean Renart, Ronsard, Pascal, Beaumarchais, Emile Zola et Yves Bonnefoy. Une sélection d'auteurs, parmi lesquels aucune autrice, comme c'était déjà le cas en 2014, 2012, 2011, 2010, 2009, 2008, 2007...

« Les mêmes écrivains reviennent en permanence », s'exaspère Anne Grand d'Esnon, membre de l'association féministe de l'école normale supérieure de Lyon, Les Salopettes. Pour ouvrir un peu plus la porte aux femmes dans les programmes d'agrégation, un collectif emmené par la jeune normalienne a adressé au ministère de l'éducation nationale une pétition, riche de près de 500 signatures, réclamant que « *la représentation des autrices dans le programme d'agrégation fasse partie des préoccupations des président-e-s de jury au moment de la sélection définitive des programmes* ». En somme, que la litanie d'auteurs masculins soit plus régulièrement interrompue par une écrivaine.

Marguerite Duras en 2006 et Marguerite Yourcenar en 2015

Pendant des siècles, les poétesses, romancières, essayistes accédant à la notoriété ont été moins nombreuses que leurs confrères masculins. « *On dit que les femmes ont dû attendre leur émancipation, au XX^e siècle, pour pouvoir écrire – mais pourquoi, dans ce cas, y a-t-il autant d'autrices du XX^e siècle dans le programme de littérature française que d'autrices du XVI^e siècle ?* », interroge le collectif dans le texte de sa pétition.

En effet, depuis 1981, sur les trente-sept derniers concours d'agrégation littéraire externes, seules deux femmes ont eu l'honneur d'être au programme des œuvres du XX^e siècle, Marguerite Duras en 2006 et Marguerite Yourcenar en 2015. Enfin, pourrait-on « éviter qu'à chaque fois qu'un programme a pour

objet principal les femmes, toutes les œuvres soient écrites par des hommes ? », poursuit le collectif.

Les femmes victimes « d'un système d'invisibilité »

Les autrices sont victimes « d'un système d'invisibilité », estime Christine Detrez, professeure de sociologie à l'ENS Lyon et signataire de la pétition. Le « canon littéraire » – les œuvres considérées comme majeures – ne laisserait que peu de place aux autrices. « *Notre culture est masculine, c'est le patrimoine. Mais il y a également un "matrimoine".* » Des œuvres que la postérité n'a pas retenues du fait du sexe de leur auteur. « *Il y a un travail de spéléologie littéraire à réaliser pour redécouvrir leurs œuvres et les enseigner* », réclame la sociologue.

Le panthéon des auteurs français subirait une forme de sclérose, à en croire Françoise Cahen, professeure de littérature dans le Val-de-Marne : « *Les canons littéraires sont constitués depuis des siècles. Les mêmes œuvres sont étudiées, donc rééditées, programmées* », estime l'enseignante. En 2016, cette enseignante avait lancé une pétition pour réclamer de « *donner leur place aux femmes dans les programmes de littérature du bac L* ». Une initiative qui lui a valu le soutien de la ministre de l'éducation nationale, Najat Valaud-Belkacem, et l'inscription au programme du bac L 2018 de *La Princesse de Montpensier*, une nouvelle de Madame de La Fayette.

« *L'alternance des genres est intégrée dans les programmes* », se défend le ministère de l'éducation nationale. Il rappelle que dans la feuille de route de l'année 2017 adressée aux recteurs des académies, suite à la pétition concernant le bac L, il est en effet demandé « *de mieux prendre en compte l'égalité femmes-hommes dans la conception des sujets, tant dans les sources utilisées que dans la présentation et formulation des questions posées* », et ce, à tous les concours. Un volontarisme qui, selon le ministère, se serait traduit par la présence d'une œuvre de Christine de Pisan, poétesse et philosophe du XV^e siècle, dans le programme 2017 des agrégations littéraires externes.

Et si le roman historique *Mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar, était au programme de l'agrégation en 2015, ce n'est pas en raison du sexe de l'écrivain, « *mais parce que c'est magnifique !* » ajoute-t-il.